

oité des fermiers qui ont été obligés de faire de la li-
tière avec leur foin, leur trèfle, parce que le terrain
qui les portait avait été trop fumé ou fumé avec du
mauvais fumier.

On voit par ce qui précède combien il serait im-
portant à un cultivateur de proportionner rigoureuse-
ment ses engrais aux besoins de sa terre, lors même
que l'économie ne l'y engagerait pas.

En principe général, il vaut toujours mieux bien
fumer une petite portion de terre que mal une grande,
parce que les frais de la culture de cette dernière
sont plus considérables que ceux de la culture de la
première, le bénéfice net en est d'autant diminué. De
là les avantages de ne cultiver jamais plus du quart
des terres arables d'une propriété en plantes annuelles
ou bisannuelles, surtout en céréales.

Cependant c'est une mauvaise habitude que de don-
ner plus d'engrais qu'il ne faut pour assurer la bonté
des prochaines récoltes, parce que l'excès de la ferti-
lité nuit à la production des graines, et ne rend pas
meilleures, en les rendant plus coûteuses, celles des
plantes fourragères.

Toutes les terres n'ont pas le même besoin d'en-
grais. Ainsi celles des vallées, des anciens marais,
lorsqu'elles sont noires et ont beaucoup de profon-
deur, peuvent s'en passer; ainsi celles de certaines
plaines en ont moins besoin que celles de certaines
autres. Les sols sablonneux ou argileux qui con-
tiennent peu ou point d'humus; ceux en partie dont
l'humus est continuellement entraîné par les eaux
pluviales, sont ceux pour qui ils sont le plus néces-
saires.

Les terrains en pente doivent être fumés davan-
tage dans leur partie supérieure, parce que les eaux
pluviales entraînent l'engrais dans le bas.

L'époque où les engrais sont répandus sur les terres
varie non seulement dans chaque localité, mais même
dans chaque ferme. Il y a parmi les cultivateurs la
plus grande discordance de principes à cet égard.
Nous ne pouvons mieux faire que d'inviter les cul-
tivateurs à étudier la nature de leur sol et de leur cli-
mat, à réfléchir sur le but qu'ils se proposent en cul-
ivant telle ou telle plante, et où ils trouveront les prin-
cipes d'après lesquels ils pourront se déterminer.

Arthur Young, qui fait autorité dans tant de cas,
pense qu'il faut transporter les engrais sur les terres
aussitôt que les circonstances ou l'ordre des récoltes
le permettent; qu'il est plus à propos, et particulière-
ment à l'égard du fumier long (non consommé), de
l'enfourer d'avance dans le champ. Que le fumier fait
pendant l'hiver peut être utilisé au printemps pour les
pommes de terre.

Selon le même agriculteur, le meilleur moment
pour donner l'engrais aux prairies est celui qui suit
immédiatement la coupe des foins.

Il n'est pas question de blé dans cette opération,
parce que le système de culture anglais repose sur les
engrais l'année où on le sème, principalement pour
éviter la multiplication des mauvaises herbes dont le
fumier porte les semences.

Si les cultivateurs peuvent, sans inconvénients
graves, varier l'instant où ils transportent les en-
grais, ils doivent tous être convaincus qu'il n'y a au-
cun avantage, mais des pertes certaines à le laisser
longtemps sur le sol sans l'éparpiller et l'enterrer,

car l'évaporation d'un côté, les pluies de l'autre, ne
peuvent que lui enlever ses principes volatils et so-
lubles; et ce sont les seuls réellement actifs qui s'y
trouvent.

Que penser donc des cultivateurs qui laissent leurs
fumiers en petites tas et même éparpillés pendant des
mois entiers, pendant une partie de l'hiver, comme
nous en avons l'exemple sous les yeux, au moment
où nous écrivons ces lignes, dans le champ qui avoi-
sine notre Baraque. Dans six mois d'ici, au moment où
notre voisin songera à engraisser sa terre il n'aura à se
servir que de fumier ne recouvrant plus qu'à de la
paille à demi pourrie et qui ne devra pas produire
plus de bien qu'elle. En effet, une partie de leur por-
tion soluble devra avoir été entraînée dans la terre,
mais aussi une autre aura certainement été emportée
par les eaux sur les champs voisins ou au ruisseau.

Il est donc convenable que les fumiers, aussitôt
leur arrivée sur le sol, soient dispersés et enterrés
plus ou moins profondément selon la nature des
plantes auxquelles ils sont destinés. Agir différem-
ment est contraire au but et par conséquent nuisible
aux intérêts de la culture.

Une opinion presque générale veut que le fumier
le plus consommé soit le meilleur. Dans les endroits
où on passe pour mieux se conduire à cet égard, on
ne le répand sur les terres que six mois au moins
après qu'il a été tiré de l'écurie; cependant, en plu-
sieurs endroits, on le porte sur les terres avant qu'il
ait fermenté.

Cette discordance dans la pratique a déterminé
quelques agronomes Français et Anglais à recher-
cher, par des expériences comparatives faites dans la
même terre, le même jour, avec du fumier de la même
étable, lequel du frais ou du consommé était le plus
avantageux.

Le champ dans lequel du fumier consommé avait
été enfoui donna, la première année, des produits
plus abondants; mais la seconde année, ce fut le tour
de celui où le fumier frais avait été enterré; la troi-
sième année, ce dernier était encore le plus beau. Ce
résultat est entièrement conforme à la théorie; car
si le fumier n'agit que comme le terreau, c'est seule-
ment lorsqu'il est réduit en cette substance, qu'il est
devenu soluble dans l'eau, qu'on doit le regarder
comme remplissant véritablement sa destination. Or,
comme nous l'avons dit plus haut, celui qui est com-
plètement consommé a seul cette qualité. Il faut
donc que celui qui ne l'est pas se décompose dans la
terre, et six mois au moins lui sont nécessaires pour
cela.

D'après ces résultats, on doit conclure que lorsqu'on
a en vue que la récolte prochaine, il faut préférer le
fumier fait; et lorsqu'on a en vue de donner à la terre
un engrais durable, on doit employer le fumier long,
pour nous servir des expressions consacrées; que cepen-
dant, en définitif, les principes du fumier ne sont
perdus que lorsque les eaux pluviales les entraînent.

La manière de tirer le plus grand parti possible
d'une petite quantité de fumier, c'est de le laisser se
réduire en terreau et de le répandre le plus également
possible, au printemps, sur les champs ensemencés.

Il y a entre le fumier frais et le fumier consommé
la différence de quatre à un, relativement au volume.